Biogr.
511

8° Biogr. Kenn
571

Ug 10 5563 2

Biogr. 511.

LA VIE PRIVÉE
D'UN
PRINCE CÉLÈBRE,
OU
DÉTAILS
DES LOISIRS
DU PRINCE
HENRI DE PRUSSE
DANS SA RETRAITE
DE
REINSBERG.

Plus tu es homme, plus tu reſſembles aux dieux.
Les Athéniens à Pompée.

A VEROPOLIS,

1784.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

LA VIE PRIVÉE

D'UN

PRINCE CÉLÈBRE,

OU

Détails intéreſſans des loiſirs du prince Henri de Pruſſe, dans ſa retraite.

S'IL eſt des grands hommes qui n'intéreſſent pas moins par les détails de leur vie tranquille, que par les actions qui les ont *couverts de gloire*, c'eſt particulièrement celui dont je vais ébaucher le tableau. C'eſt dans les champs de la victoire que la renommée l'a fait connaître : c'eſt ſur les lauriers où il repoſe dans ſa retraite que l'œil du philoſophe comme celui du citoyen, le retrouvent auſſi grand que

dans les champs de Freiberg; et c'eſt pour en immortaliſer l'exemple que je trace aujourd'hui cette eſquiſſe aux héros qui voudront l'imiter.

Le prince Henri de Pruſſe, frère du roi, eſt devenu le premier prince de ſon ſang depuis la *mort du prince* Guillaume, dont on aſſure que les chagrins ont abrégé la vie. Il fut celui de tous auquel Frédéric le grand rendit le plus de juſtice, et qu'il employa toujours le plus utilement dans toutes les occaſions délicates.

Elevé comme le roi, par un père qui croyait devoir compter entre les vertus d'un monarque, la plus grande ſévérité pour ſes enfans, il fut tenu dans une contrainte ſi rigoureuſe pendant les premières années de ſa vie, que le plus ſouvent réduit à penſer en ſecret, il fut très-long-temps ſans

connaître le plaiſir de ſe communiquer, quoique par caractère, les charmes de la confiance et de l'épanchement euſſent été le premier beſoin de ſon cœur.

Le feu roi, plus attaché à la repréſentation militaire qu'à ce qui pouvait rendre ſes armes formidables, ne crut pas devoir donner à ſes enfans d'autre éducation, que celle qui devait les diſtinguer à la tête de ſes troupes; l'âpreté de ſa cour influait particulièrement ſur ſa famille : l'homme de lettre en était éloigné; les arts et les talens y avoient peu d'accès; tout y était ſoldat ou devait l'y paraître, et les muſes intimidées ne pouvaient y être que faiblement protégées par deux princes qui devaient les cultiver un jour.

C'eſt en ſuivant ces deux princes dans leur glorieuſe carrière, qu'on

parvient à ſe convaincre, qu'il faut être né grand avant de le devenir comme eux. Si l'éducation fait les hommes, ils ont prouvé tous deux que le génie ſavait en tenir lieu, et le même enthouſiaſme qu'inſpire Frédéric à ſon ſiècle, ſubſiſte également pour le prince Henri ſon frère, qui avec moins de liberté, moins d'occaſions, moins de reſſources, n'en réunit pas moins tout ce qui peut former un philoſophe, un ſage et un héros.

Ce ſerait un problème difficile à réſoudre pour ceux qui ont eu l'avantage de les voir de près, que de déterminer lequel des deux était plus digne de gouverner, tant ils avaient l'un et l'autre, quoique dans un genre quelquefois différent, tout ce qui peut aſſurer le bonheur et la gloire d'un empire.

Si le ſang entre ces deux héros avait pu s'affranchir de ce principe de jalouſie qui naît toujours de la concurrence des grands talens : ſi la confiance avait pu s'établir entre eux, quel bien n'en ſerait-il pas réſulté ?

Frédéric toujours ardent dans toutes ſes entrepriſes, *les eut* réglées par la modération d'Henri ; et le ſang-froid de l'un, tempérant l'emportement de l'autre, ſans diminuer le nombre de ſes conquêtes, les aurait peut-être rendues plus précieuſes, en ce que ſurement elles euſſent été moins ſanglantes.

Sans vouloir rien retrancher à la gloire de Frédéric, qui s'eſt permis ſouvent de tout ſacrifier à la néceſſité, le prince Henri ſon frère aura toujours ſur lui l'avantage d'un principe d'humanité, dont il a ſu faire

dans toutes les occaſions la première règle de ſa vie ; juſques dans les inſtans de ſon triomphe, il craignait d'enſanglanter la victoire ; s'était-elle déclarée pour lui, le vaincu ſecouru par ſes ſoins, ſoulagé par ſes mains, venait bientôt avec tranſport adorer ſon vainqueur. — *Soldats*, s'écriait-il ſur le champ de bataille, *déſarmez vos ennemis, mais épargnez leur ſang !* Mots ſacrés, qui retentiſſez dans tous les cœurs ſenſibles et qui êtes ſortis de la bouche d'un héros couvert de lauriers, n'étiez-vous pas faits pour être tranſmis à tous ceux qui marchent ſur ſes traces ! (*a*)

(*a*) On a vu dans plus d'une occaſion le prince Henri faire tranſporter des officiers bleſſés de leurs brancards dans ſes propres voitures, et fournir lui-même à leurs beſoins ; on l'a vu racheter lui-

Je laiſſe à l'hiſtoire à tracer ſes actions d'éclat ; et c'eſt parce qu'il eſt difficile d'être toujours grand, quand on n'a plus occaſion de l'être, que j'aime à le peindre dans le repos où tant de grands hommes ont obſcurci leur gloire.

Ce ne fut qu'après la guerre de ſept ans que le prince Henri eût enfin le loiſir de vivre pour lui ; juſques-là toujours occupé par les vaſtes et glorieux projets de ſon frère, il n'avait encore connu que les volontés d'autrui.

même de ſes propres ſoldats les dépouilles des priſonniers qu'ils avaient faits, pour les rendre à ceux qui avaient été dépouillés. Enfin telle eſt l'ame ſenſible et bienfaiſante de ce prince, que de tous les ennemis qu'il a eus à combattre, il n'en eſt pas, dont ſon humanité n'ait conquis les cœurs.

Dégoûté bientôt de la faſtueuſe repréſentation de ſa dignité de premier prince du ſang, il forma le plan de ſa retraite, dont il ne s'écarta jamais ; et ce fut dans ſa réſidence de Reinsberg qu'Henri vint ſe faire Homme, en choiſiſſant pour la première fois ſes courtiſans et ſes amis, et en réglant enfin l'emploi de ſes loiſirs ſur ſes penchans et ſur ſes goûts.

Ce prince, ſi bien fait pour être aimé, puiſqu'il ſavait aimer lui-même fut malheureux dès le premier pas de ſa confiance, et le temps n'a pas encore fermé les plaies que ſon premier favori fit dans ſon cœur.

Rien dans les premiers momens de ſa ſolitude, n'en pouvait égaler les charmes ; une princeſſe vertueuſe y avait fixé les grâces en y enchaînant tous les plaiſirs, lorſque l'intrigue de

ce premier courtiſan, en les trompant tous deux, vint former entre eux le nuage qui les a ſéparés.

Reinsberg ne devint plus dès-lors que l'aſyle du philoſophe : Henri en écarta tout ce qui pouvait lui retracer *l'image de ce* que ſa trop grande ſenſibilité lui avait fait perdre : forcé dans ſon cœur à déſavouer des ſoupçons injurieux à une princeſſe qu'il n'a jamais ceſſé d'eſtimer, il avait malheureuſement de commun avec tous les princes de ſa maiſon, de revenir rarement d'un *parti qu'il avait pris*, et ce n'eſt que par une ſuite de ce caractère invariable dans tout, que ce couple fait pour être uni, n'a jamais pu ſe rapprocher.

Ce fut donc après les premières douleurs de cette cruelle ſéparation que ce prince appela véritablement la

philoſophie à ſon ſecours et qu'il parvint à y puiſer des conſolations.

S'il avait deviné le parti qu'il pouvait en tirer, il ignorait encore la route qu'il fallait prendre pour en recueillir le fruit. Son éducation, comme je l'ai dit, bornée par le roi ſon père, à ce qui était ſeulement de ſon goût, ne s'était pas étendue au-delà de la ſuperficie des connaiſſances qui lui devenaient néceſſaires pour atteindre au but qu'il s'était propoſé : l'activité de ſon génie dévora bientôt toutes les difficultés qui pouvaient s'oppoſer aux progrès qu'il voulait faire ; et telle fut en effet la rapidité de ceux qu'il fit dans tous les genres d'érudition, qu'on peut dire de lui qu'il fut ſavant auſſitôt qu'il eut envie de l'être.

Accoutumé dès ſon enfance à ſe recueillir et à méditer, l'étude lui

devint facile ; ſon application fut heureuſe ; le héros devint philoſophe, et dans le même temps on lui vit diſcuter Leibnitz, combattre Deſcartes, refuter Maupertuis, et manier à la fois le compas, la lyre et le pinceau.

Ce fut au milieu de ſon application que le beſoin de s'attacher vint encore le ſurprendre, et qu'il dut à ce nouveau choix ſon retour au plaiſir. Le baron de Khapens, dont l'éloge eſt encore dans la faveur qu'il conſerve et dans l'attachement qui la lui a méritée, épia ſes *goûts pour* le diſtraire, et parvint à rencontrer celui qui devait devenir une paſſion pour lui.

A peine y avait-il un ſpectacle français dans la capitale de Pruſſe, que la ſcène de Reinsberg aurait pu entrer en concurrence avec les meilleurs théâ-

tres de nos provinces. Son goût en cette partie ſut encore s'y ſurpaſſer de toute manière, et après avoir fait élever une ſalle magnifique dans ſon palais, il la fit décorer par les plus célèbres artiſtes de l'Italie, tels que Cagliari, et Verona qui y laiſſe encore chaque année quelque nouveau monument de ſon génie. La richeſſe, le luxe et l'élégance des habits répondent à la pompe et à la majeſté du reſte; et ce qui annoblit encore davantage ſes charmans ſpectacles, c'eſt qu'il n'y a preſque pas d'années qu'on n'y repréſente quelques-unes de ſes pièces, qu'on ne ſaurait trop regretter de voir perdues pour la publicité, par leur goût, leur intérêt, leur diſpoſition et leur méthode; on l'a vu lui-même y faire les preuves du premier talent, et ceux qui ont eu l'occaſion

de l'admirer, peuvent ſeuls rendre compte des ſenſations que l'on doit éprouver, en voyant repréſenter Œdipe par Henri, Philoctète par le duc régnant de Brunswick, et les héros de l'antiquité par les héros de notre ſiècle.

La rencontre de quelques diſpoſitions dans ceux qui compoſaient ſa cour, était pour lui un champ fertile d'occupation et d'agrément; et dans le nombre de ſes jouiſſances, la plus douce était alors de recueillir le fruit des talens qu'il avait formés.

Qui ne croirait que le plus tendre retour n'eût dû acquitter éternellement les leçons d'un tel maître? Qui ne croirait que le ſentiment de ces glorieuſes préférences ne lui eût attaché pour la vie ceux qui en étaient devenu l'objet! Pourquoi faut-il que

la faveur des grands ne faſſe pour l'ordinaire que des ingrats ? ou plutôt pourquoi faut-il que le caprice qui la décide ne ſache pas mieux choiſir leurs favoris ? Dans ces ſortes de prédilections inférieures, Henri fut preſque toujours malheureux, et comme ſi, à meſure qu'il paraiſſait vouloir perdre de ſa dignité avec ces êtres ſubalternes, ils euſſent cruellement tâché d'en détruire tout le reſte, il eut ſouvent à regretter le mauvais choix qu'il avait fait.

Qu'il eſt douloureux pour toute ame communicative et ſenſible, de voir tous les efforts vains et ſtériles de ce bon prince, pour fixer la reconnaiſſance dans des cœurs ingrats ſans avoir pu y réuſſir, et qui peut après lui ſe plaindre encore d'être déchiré des mêmes peines !

Si la plus haute élévation n'eſt pas toujours la meſure de l'étendue du pouvoir, les plus grandes qualités ne ſont pas non plus toujours celles du bonheur. Juſqu'où la calomnie n'a-t-elle pas ſu troubler la retraite de ce Prince et ternir ſes loiſirs ! Juſqu'où ceux même qu'il a comblés de bienfaits ne ſe ſont-ils pas portés dans leurs détractions contre ſes penchans et ſes goûts ! Quel eſt celui qui aura eu le bonheur de l'obſerver, de l'admirer et de le ſuivre ? Qui pourra reconnaître ſes traits défigurés par un pinceau détrempé de leur fiel ? et pourquoi faut-il que les vices de pareils monſtres faſſent impunément rejaillir leur teinte juſques ſur la vertu ?

O Henri ! les années que j'ai paſſées près de toi, et dont le ſouvenir me charme encore, m'ont appris à te

connaître, et je démentirai tous les blaſphêmes qu'ils ſe ſont permis contre ta gloire : je te peindrai ce que tu fus, ce que tu es ; et en honorant ton cœur par ce précieux beſoin d'aimer qui fait ton premier éloge, en confondant la calomnie et le menſonge, je ferai rougir même juſqu'à ceux qui les ont crus.

Telle eſt malheureuſement la faveur des grands, que, devenue le premier objet de ceux qui les entourent, elle les expoſe à la perfidie de ceux auxquels ils la retirent, comme à la malignité des interprétations de la part de ceux qui ne peuvent y atteindre. Avec ce grand beſoin d'épanchement et de confiance, Henri fut plus expoſé qu'un autre ; et c'eſt particulièrement par le prix qu'on attachait à la ſienne, par tous les droits qu'elle

donnait à ſes bienfaits, par toutes les graces dont il comblait ſes favoris, que les envieux comme les méchans, ſe ſont permis de rendre ſuſpect le ſecret de ſes intimités.

Quelle eſt donc la vérité de ce ſecret ? C'eſt moi qui la revèle, et c'eſt moi qui doit être cru ; parce qu'indifférent au milieu de ſa cour à tout autre ſentiment qu'à celui de ſon eſtime, je peux dire avoir épié tous ſes inſtans ſans en avoir pu ſurprendre un ſeul où je n'aie eu quelque nouvelle occaſion de l'admirer. *Si jamais* prince a connu l'art de faire le bien, je me plais à le citer comme celui qui a ſu le connaître encore mieux qu'un autre ; et ſi la confiance a paru quelquefois lui faire oublier ſon rang, c'était toujours pour chercher de nouvelles occaſions d'en faire, c'était pour eſſayer

de faire revivre encore ce charme attendriſſant de l'amitié que ſans s'arrêter à l'enveloppe, il s'efforçait de développer ſon germe dans le cœur de ceux qu'il voulait s'attacher : avide de toutes les découvertes qu'il pouvait faire ſur cette partie de nous-mêmes, qu'il regarde par ſuite d'un ſyſtème qui lui eſt particulier, comme le principe conſtitutif de nos paſſions, il ſavait que ce n'était qu'en ouvrant ſon ſein qu'il pouvait pénétrer celui d'autrui ; et de là ces communications, ces attachemens, ces préférences, qui toujours ſucceſſivement empoiſonnées par les méchans, en ont fait ſoupçonner le motif.

C'eſt peut-être donner trop d'étendue à une juſtification dont il n'a pas beſoin et que je me ſuis moins permiſe, pour détruire des imputations dont la

glorieuſe hiſtoire de ſa vie démentira la fauſſeté, que pour confondre la détraction de ſes ennemis, dont la révélation même de la vérité prouverait toujours contre eux leur trahiſon, leur ingratitude, leur ſcélérateſſe et leur noirceur.

Si c'eſt une des premières preuves des diſpoſitions qui conſtituent le ſage et le philoſophe que la diſtribution de ſon temps, perſonne n'a plus que lui cet avantage; et c'eſt particulièrement de la méthode de cet emploi de ſes loiſirs qu'il eſt aiſé de recueillir tous les détails intéreſſans de ſa vie.

Le lever du prince eſt chaque jour déterminé pour la même heure; un ſeul valet de chambre a le droit d'interrompre ſon ſommeil; et depuis les ſept heures du matin, ſeul pour l'ordinaire juſqu'à midi, ce temps eſt

abſolument conſacré au travail, au recueillement ou à ſes correſpondances néceſſaires, qu'il a toujours ſcrupuleuſement ſoin de faire par lui-même, ne confiant aux autres que ces correſpondances oiſeuſes et inutiles, auxquelles les grands ſont aſſujettis. Comme il aime à méditer, à approfondir et à penſer, c'eſt principalement de quelque queſtion métaphyſique dont il fait par goût ſon application, lorſqu'il n'eſt pas obligé de s'en détourner par néceſſité : auſſi eſt-il peu ordinaire de rencontrer tant d'abondance ſur des matières dont la profondeur eſt faite pour déconcerter la raiſon.

Si la poéſie le délaſſe quelquefois, il eſt également ſûr d'y réuſſir. C'eſt au charme de ſes loiſirs qu'on a dû pluſieurs pièces intéreſſantes qu'on a vu

jouer avec enchantement ſur ſon théâtre de Reinsberg, telles que l'opéra des Péruviens, mis en muſique par un jeune homme dont il a daigné former le goût, et auquel il a fourni lui-même toutes les idées tendres et ſentimentales qui pouvaient convenir ſeules au ſujet qu'il avait traité, et dont le compoſiteur a recueilli tant de gloire. (*a*) *Titus*, le *marchand de Smyrne*, et d'autres encore, n'y ont pas fait moins de plaiſir : enfin ſon porte-feuille ferait à coup ſûr une partie brillante du tréſor

(*a*) Il y a dans cet opéra des Péruviens une hymne à l'humanité, dont l'expreſſion muſicale peint au-delà même des paroles. Ce poëme ſerait du plus grand effet, ſi l'on ſubſtituait des récitatifs aux dialogues qui ne répondent pas aſſez à l'éclat du ſpectacle, ni à l'excellente diſpoſition de ſes chœurs.

des muſes, s'il pouvait ſe décider un jour à le communiquer.

Outre la légéreté françaiſe, qui ſemble lui être devenue naturelle dans tous les ouvrages de ſa compoſition, il joint à une imagination prodigieuſe une facilité d'expreſſions, une richeſſe d'idées, et une abondance de gaieté, qui rendent délicieux tous les ſujets qu'il veut traiter. Il n'eſt pas juſqu'au genre burleſque qu'il n'ait heureuſement eſſayé dans un Poëme, intitulé: *La Richéide*, ou l'hiſtoire épiſodique d'un être original, qui, ajoutant une importance ſingulière à l'avantage qu'il a eu de ſervir jadis de copiſte à Voltaire, a la manie de prétendre à la ſingularité dont l'eſprit ſe permet quelquefois de faire ſon relief.

C'eſt en laiſſant aller l'homme auſſi loin qu'il eſt poſſible dans la carrière

du ridicule, que le prince philoſophe a recueilli les traits qu'il a ſi joliment tracés, en nuançant avec la délicateſſe de ſon pinceau, ſes extravagances et ſon délire. (*a*)

Quelque choſe également fait pour honorer ſon cœur, c'eſt que toujours bienfaiſant même envers ceux qui

(*a*) Le prince Henri, par une ſuite de ce caractère heureux qui lui fait toujours craindre d'offenſer perſonne, n'a jamais communiqué ce charmant ouvrage qu'à ſes ſociétés particulières ; et je ne me permets d'en parler moi-même que pour regretter avec le public qu'il ait mis dans cet ouvrage tant d'agrément et tant d'eſprit à pure perte. Si en parlant du prince Henri, je pouvais détourner ma plume, j'amuſerais peut-être mes lecteurs par des anecdotes ſans nombre ſur le compte de ce demi-ſavant qui lui a fourni ſon ſujet.

n'ont pas le droit de s'en faire eſtimer, il n'a jamais ceſſé de proportionner ſes bienfaits aux beſoins qu'on pouvait en ayoir ; et de tous ceux qui l'ont ſervi juſqu'aujourd'hui, il n'eſt pas d'exemple qu'il les leurs ait retirés avant qu'ils puſſent s'en paſſer, ou qu'ils y aient renoncés d'eux-mêmes.

L'heure de midi qui eſt pour l'ordinaire le moment de ſa toilette, eſt également celui de l'affluence de ſes courtiſans, comme ſi, en leur abandonnant ce moment qu'il regrette, il voulait leur laiſſer deviner ce qui lui en coûte en cédant aux obligations de ſon rang, qui malheureuſement impoſe à tous les grands, la néceſſité de s'entourer d'une foule oiſive, ſtérile et ſouvent dangereuſe. (*a*)

(*a*) J'ai trop à cœur d'être vrai, pour ne pas détourner ici toute application

Auſſi ſimple et auſſi frugal dans ſes repas, que ſobre et modeſte dans tout le reſte, ſa table ſans luxe, ſans faſte, et ſans ſomptuoſité, retrouve en délicateſſe ce qu'elle perd en repréſentation; et la liberté, l'enjouement et la gaieté en ſont toujours les premiers convives.

On rendrait difficilement ces ſoupers délicieux où il ſe plaiſait à raſſembler autrefois tout ce qui pouvait lui appartenir et tout ce qui pouvait paſſer alors pour ſavoir apprécier ſes

qu'on pourrait faire ſur les gentilshommes et les cavaliers qui compoſent la cour du prince Henri. Il n'en eſt pas un à qui je ne vouluſſe adreſſer un éloge ſur l'honnêteté qui leur eſt propre, et ſur l'attachement pour ſa perſonne, dont ils ont toujours donné le premier exemple.

faveurs. Un cercle d'égalité dans lequel il ſe plaiſait à ſe confondre lui-même, ſemblait alors renouveler ſa vie par le plaiſir dont il jouiſſait dans celui de tous ceux qui l'environnaient. Que de gaietés, que de ſaillies, que d'eſprit étaient le fruit de cette douce liberté qu'on y reſpirait ! Source adorée de l'harmonie et de la concorde qui régnait alors, il eut cédé tout l'éclat de ſa gloire pour un ſeul moment de ce repos délicieux ; c'était tout à la fois le banquet des ſept ſages et la volupté des ſybarytes. Adroit pour profiter de tout, chaque moment de ces charmans délires était une nouvelle récolte pour lui ; et ſon œil obſervateur devenait un priſme avec lequel il détachait toutes les nuances des caractères différens qu'il voulait connaître, pour ajouter encore

de nouvelles découvertes à celles que l'expérience lui avait déjà fait faire. Puiſqu'il avait trouvé le ſecret de la félicité, qui peut donc avoir fait depuis cette nouvelle révolution dans ſes plaiſirs ? et pourquoi à ces délicieux banquets a-t-on vu ſuccéder ces triſtes et *languiſſantes* ſoirées dont il a ſi ſagement dédaigné de partager l'ennui ?

On peut dire de tous les princes, que tant qu'ils veulent être heureux, ils peuvent prolonger leur bonheur : ſi j'écrivais pour lui, je lui rendrais le ſecret qu'il a perdu en lui diſant : Henri, tant que vous n'avez pas laiſſé prendre votre place, tant que les ſimulacres qui voulaient vous repréſenter, n'ont pas uſurpé les hommages que vous méritez à tant de titres ; chacun empreſſé à vous ſervir, à vous

prévenir et à vous plaire, n'avait que ſon cœur à ſuivre pour y parvenir ; mais lorſque ces fantômes de votre grandeur en ont voulu ravir les droits, on leur a diſputé le culte qui n'était dû qu'à vous ; et la perfidie de ces idoles, en troublant votre cour par les ruſes, par les manœuvres et par l'intrigue, en y renverſant l'harmonie, en a détruit tous les charmes.

En effet dès que par une ſuite de la bonté de ſon cœur, il eut aſſocié à ſes plaiſirs particuliers ces êtres ſans principes dans leſquels l'éducation n'a rien rempli du vuide et du néant de leur exiſtence ; dès que par une ſuite d'une diſtribution trop diſproportionnée de ſes faveurs, il leur a permis de s'oublier auprès de lui, que pouvait-il ſe promettre de tous ceux qui voyaient leurs efforts confondus et

détournés de celui qui en était l'objet? Cette ſenſibilité coûta la vie à un homme à talent (*a*) dont il avait recueilli la vieilleſſe; tous les cœurs ſe glacèrent, l'émulation ſe refroidit, la gaieté diſparut, et tout ſembla dès-lors s'enſevelir avec lui dans ſon tombeau.

(*a*) Blainville connu à Paris par ſes ſuccès dans quelques rôles qui lui étaient particuliers, fut pour ainſi dire le créateur du théâtre du prince Henri, après en avoir reçu tous les témoignages flatteurs de reconnaiſſance et de diſtinction que pouvaient lui mériter ſes ſervices, il n'eut pas la force de ſurvivre à la douleur de s'en voir un inſtant oublié. On doit néanmoins faire honneur à la bienfaiſance du prince du ſoin qu'il prend des trois enfans qu'il a laiſſés, et de la penſion qu'il conſerve encore à ſa veuve.

Tel eſt en effet le caractère particulier qui diſtinguera toujours un Français, quelque part qu'il puiſſe être, qu'accoutumé à chérir, à idolâtrer ſes princes, il chérit et idolâtre également tous ceux que la reconnaiſſance lui fait adopter, à moins que déjà flétri et corrompu dans ſon cœur, l'intérêt n'ait dénaturé ce ſentiment qui attache celui qui ſert à celui qu'il ſe croit trop heureux de ſervir. Ce ſont malheureuſement ces funeſtes rencontres qui ont ſi ſouvent décrédité notre nation dans les cours étrangères; et ce furent elles encore qui mirent en deuil tous les plaiſirs dans celle de ce grand prince, qui tout héros, tout ſage, tout philoſophe qu'il puiſſe être, leur laiſſa creuſer ſans s'en appercevoir, l'abyme des charmes qui l'environnaient.

Comme

Comme la gloire du prince Henri eut ſes époques, ſa vie tranquille et retirée eut les ſiennes, et depuis la triſte révolution dont je viens de parler, les beaux jours de Reinsberg ont encore perdu pour un temps leur *ſérénité*; *parce que* forcé, contraint malgré lui-même de ſe concentrer comme la divinité dans ſon propre foyer, excédé, fatigué, dégoûté preſque de tout ce qui l'environne, ſes rayons ne réfléchiſſent plus que ſur lui.

Au milieu *de ces dégoûts et de ces* contrariétés, qui euſſent peut-être entraîné pour tout autre les tourmens de l'ennui, ce grand prince n'eſt-il pas toujours admirable par la fécondité de ſes reſſources et par tous les moyens dont il ſait en détourner l'atteinte! Eſt-il trompé; en dédaignant

la vengeance, ſon cœur pardonne; et s'il s'en reſſouvient, ce n'eſt que pour éviter de ne plus l'être. C'eſt ainſi que, ſubſtituant aujourd'hui à la facilité qu'il avait de ſe communiquer, une réſerve plus ſcrupuleuſe et plus ſévère, il a retranché ſur ſes propres plaiſirs en vivant ſeul et en faiſant de l'étude et de l'application les ſeules douceurs de ſa retraite.

Ce ſpectale unique dans toute l'Allemagne, autrefois compoſé de tous ceux qui avaient le bonheur de lui appartenir à quelque titre, et qui l'avaient toujours acquis par la naiſſance, l'éducation, ou le talent, n'eſt plus aujourd'hui qu'un aſſemblage équivoque, en partie formé de ceux qui en ont détruit l'harmonie et qui expient dans ſon indifférence les tracaſſeries et le refroidiſſement qu'ils ont

cauſés. La femme, la fille et la famille entière d'un homme célèbre en France (*a*) que le roi de Pruſſe s'était empreſſé d'accueillir dans ſon académie de Berlin et de placer à la tête de différentes inſtitutions, ſe trouve *aujourd'hui* confondue dans un angle obſcur de ce nouveau cercle dont l'intrigue a uſurpé le centre. Une femme bien née, qui prouvait tout ce qu'elle était par l'éducation qu'elle avait reçue, que les circonſtances et

(*a*) M. Touſſaint, auteur des Mœurs, et d'autres ouvrages qui le forcèrent de s'expatrier, ne laiſſa à ſa famille d'autre patrimoine que ſon honnêteté et quelques talens que le prince Henri ſut mettre à profit. La mère excelle pour les caractères; madame Bilguer ſa fille aînée pour le tragique; ſon fils pour les valets, et ſes deux cadettes pour les amoureuſes et les ſoubrettes.

le haſard y avaient conduite, que ce grand prince chériſſait, parce qu'elle uniſſait l'ame la plus pure à l'organe le plus touchant et à la voix la plus rare, retrouva ſa fierté pour repouſſer quelque temps les humiliations de ce cahos, et, fatiguée de le combattre, elle préféra de s'en affranchir à la douleur d'en voir partager encore les nouveaux dégoûts à ſon bienfaiteur. (*a*)

(*a*) Madame de Brumore, élève de M. Schultz, connu par pluſieurs ouvrages qui l'ont fait placer au rang des premiers compoſiteurs de ſa nation, ainſi que par les chœurs d'Athalie, qu'il a dédiés à la reine de France, rempliſſait les premiers rôles d'opéra et fourniſſait ſeule à ſes concerts. Elle avait préféré juſqu'à ce moment la gloire de ſervir le prince Henri à la brillante réputation qu'elle pouvait acquérir, et les propoſitions de la cour de Pologne ainſi que les ſollici-

Enfin ce n'eſt plus que ſur les anciens plis de l'habitude que le prince laiſſe réglerindifféremmentaujourd'huiquelques pièces qui ſe jouent encore devant lui ; et ce théâtre qui réuniſſait autrefois tant de ſplendeur et tant d'éclat, n'eſt plus qu'un ſpectacle languiſſant froid et *glacé*, dont la cupidité , l'intérêt et l'envie ont enfin déplacé le zèle , l'émulation et le talent.

Rien ne prouve mieux qu'un prince ne peut pas toujours agir en homme ordinaire que l'exemple de celui que je peins, qui aima mieux prendre tous les ſacrifices ſur lui-même que de compromettre la dignité de ſon pou-

tations qu'elle a reçues, pour aller en Italie, prouvent le luſtre que la rareté de ſa voix pouvait donner aux ſpectacles de Reinsberg.

voir par une vengeance qui n'eut ſervi qu'à faire éclater l'offenſe, et qui eut été ſans doute encore trop glorieuſe pour les coupables. En renonçant à ſa paſſion pour le théâtre, pour lequel il devint preſque indifférent, il ſe retrancha dans une ſphère encore plus étroite qu'auparavant; et ſa plume, ſes méditations, et ſes livres lui tinrent lieu de tout le reſte. Si quelquefois le beſoin de ſe diſtraire lui en fait encore chercher l'occaſion, ce n'eſt plus qu'avec la nature qu'il fait l'échange des charmes du cabinet et dans ſes promenades ſolitaires et retirées; il ne craint plus de voir altérer encore les jouiſſances qu'il ſait trouver au fond de ſon cœur.

Reinsberg qu'il ſe plaît à embellir chaque jour, avait été long-temps la retraite de Frédéric avant qu'il ne

fût monté sur le trône, et entre ses mains il est aisé de croire que tout était déjà accoutumé à s'y soumettre : ce fut en effet dans cet asyle que ce grand roi cultiva long-temps les heureuses dispositions de ce génie extraordinaire auquel il doit sa gloire entre *les* d'Argens, les Voltaires, les Maupertuis et les Jordans : c'est là qu'on lit encore avec respect la modeste épigraphe qu'il fit placer lui-même au-dessus de la porte de son palais, (*a*) comme si, en avouant publiquement son penchant pour les charmes de la vie *tranquille*, il eût voulu qu'on lui tînt doublement compte des sacrifices qu'il en ferait un

(*a*) *Frederico tranquillitatem colenti :* Ces mots se lisent au-dessus de la première porte du château de Reinsberg, et y furent gravés par ses ordres.

jour. C'eſt enfin là que ſon auguſte frère, ſage et philoſophe comme lui, féconde et fertiliſe en y cultivant les muſes, la nature que le monarque y avait careſſée.

Les jardins dont on rendrait difficilement les diſpoſitions, l'ordre, la variété et le bon goût, ſont preſque entiérement ſon ouvrage: ſitués entre deux lacs qui fourniſſent tous les deux ingénieuſement aux différens canaux qui les arroſent, ils réuniſſent tout ce qui peut les rendre enchanteurs. Les parties anglaiſes qui en font le principal ornement, redoublent à chaque pas l'admiration et l'étonnement de ceux qui les parcourent: les ſerres, les orangeries qu'ils renferment, les parterres qui les embelliſſent, les boulingrins qui les découpent, les différens pavillons, iſolés

à propos pour raſſurer les yeux contre leur étendue ; tout y offre, tout y retrace celle de ce vaſte génie qui les a conçus et qui les a fait exécuter.

Le parc immenſe et délicieux qui les termine, n'eſt pas moins intéreſſant par la majeſté des bois qui l'ombragent, *que par la* beauté des perſpectives, la régularité de ſes allées nombreuſes et prolongées à l'infini, et par toutes ces ſituations pitoreſques dont l'art, toujours aidé de ſes idées, a ſu tirer le plus heureux parti ; chaque eſpace a ſes détails, chaque endroit a ſes *images*, et chaque ſite a ſes beautés. Au milieu de tous ces ingénieux détails, par-tout d'heureux contraſtes en détruiſent la monotonie et l'uniformité. Ici c'eſt une ferme champêtre, là un temple à l'antique, plus loin un tombeau de Virgile dont

la ſituation charmante, en mettant pour ainſi dire toute la nature à découvert, ſemble vous inſpirer tout ce qu'il a ſu ſi bien chanter. Des grottes, des ruines, des prairies artificielles; différens hermitages d'un goût ruſtique, diſperſés ſur les différentes ſurfaces qui peuvent leur convenir; des colonades, des obéliſques, des rochers, des ſources, des fontaines, des paraſols de verdures, des routes étoilées, des maſſifs odoriférans, des berceaux ſans nombre, des boſquets preſque impénétrables à la clarté du jour, des enceintes ſauvages à côté des aſpects les plus riants, comme ſi l'on eut voulu placer l'épouvante à côté du plaiſir; des ports, des baſſins et des rades garnies de nacelles, d'eſquifs et de gondoles, pour parcourir l'étendue de ces lacs, qui toujours

par les efforts de l'induſtrie ſemblent avoir leurs anſes, leurs promontoires et leurs caps; enfin une île enchantée qu'une tradition ſans doute mal établie prétend avoir été habitée par Remus, et dont le ſommet eſt couronné par un donjon, décoré et revêtu de diverſes allégories, d'où les yeux enfin achèvent de ſe confondre dans les beautés de ce tableau. C'eſt là qu'il eſt ordinaire de le voir les tablettes à la main, tantôt cherchant à ſurprendre les ſecrets de la nature, ou tantôt, les ayant trouvés, eſſayer d'en tracer les charmes avec le pinceau de Fontenelle ou le crayon de Le Vahier; c'eſt là que ſous le feuillage qui le dérobe, obſervateur attentif des paſſions des hommes, il ſuit les traces égarées de ceux qui y attirent la liberté des bois et le ſilence des forêts; enfin c'eſt

là que calculant la diſtance des êtres à l'auteur qui les a produits, l'enthouſiaſme de ſon ame l'emporte et le ravit juſqu'au ciel de ſes idées; ardent, infatigable dans ſes recherches, depuis l'hyſope juſqu'au cèdre, et de l'inſecte juſqū'à l'homme, tout lui fournit des nouvelles ſources de lumière; il n'eſt pas juſqu'à la fougère des amans heureux qu'il ne force à lui réveler ſes ſecrets; et tous les fruits qu'il en retire, ſont toujours au profit de ſon eſprit et de ſon cœur.

Tel eſt ce ſéjour enchanteur qui doit au génie d'Henri tous ces détails délicieux, et tel eſt ſuccinctement l'abrégé des loiſirs d'un prince qui ne peut jamais être aſſez connu, parce que ſon exemple ne peut jamais être trop ſuivi.

Soit que la liberté de notre ſiècle,

en nous donnant aujourd'hui le courage de parler aux Grands, nous ait fait franchir l'intervalle qui nous en ſéparait ; ou ſoit que la philoſophie qui leur eſt devenue commune, les ait accoutumé à s'entendre dire la vérité, il n'eſt pas douteux que tous ceux qui s'occupent aujourd'hui de leur gloire, ne règlent les actions de leur vie ſur la ſévérité des jugemens qu'on en porte.

Si, pour régler les ſiennes, Henri n'eut beſoin que de ſes principes et de ſon cœur, perſonne ne ſe rendit peut-être plus dépendant de tout ce qui peut plaire comme de tout ce qui pouvait le faire aimer.

Honnête, affable et prévenant envers chacun, on dirait à la ſimplicité de ſes dehors, qu'il cherche à dérober l'éclat de ſon rang ſous l'ombre de ſa grandeur : n'oubliant jamais qu'il eſt

homme, il n'eſt pas de claſſes parmi leſquelles on ne l'ait vu ſe confondre pour y honorer, pour y ſecourir, ou pour y conſoler l'humanité; et dans les temps qu'il marchait aux combats et qu'il allait à la victoire, ſon cœur ſaignait toujours le premier du ſang qu'il allait répandre.

C'eſt de la bouche des ennemis qu'il a vaincus, qu'il faut entendre ſes louanges : c'eſt dans la Bohème et dans la Saxe qu'il faut y voir bénir ſon nom. Et telles ſont enfin les impreſſions que ce héros a laiſſées ſur ſes traces, qu'on brûle encore aujourd'hui l'encens devant ſon image, juſques dans les champs déſaſtreux où ſa foudre a tombé.

Avec tant de qualités, tant de vertus, quelle vie eut été plus glorieuſe, quelle carrière plus brillante, ſi moins

gêné, moins dépendant, moins aſſujetti peut-être, il eût pu laiſſer prendre à ſon génie tout l'eſſor dont il était capable, et s'il n'eût ſu trop bien que pour agir en maître, il fallait commencer par n'en point avoir!

Un ſouvenir qui intéreſſe encore au ſort d'une nation malheureuſe, c'eſt celui des vœux qu'elle forma pour le couronner. La Pologne long-temps diviſée par les factions qui l'ont perdue, ne demandait qu'à ſe réunir en l'élevant ſur un trône ébranlé, que lui ſeul pouvait défendre. Comme ſi elle eut préſagé tous les malheurs qui l'ont écraſée, ſes yeux s'ouvrirent un inſtant ſur celui qui pouvait les éloigner; les différens cabinets des cours, qui en ont depuis diviſé l'empire, avaient déjà tracés leurs partages, lorſque le Palatin de Mazovie eut la commiſſion

des Confédérés d'aller offrir la couronne de Pologne à Frédéric, pour en couronner Henri (*a*). Sa renommée lui avait déjà ſoumis tous les cœurs, les piaſtes et les magnats d'accord et réunis, conçurent un moment l'eſpérance de voir renaître par ſes mains les beaux jours

(*a*) Le Palatin de Mazovie (Mokranosky) depuis même qu'il eſt rentré dans les faveurs du roi de Pologne, n'a pas déſavoué cette anecdote ſecrète, et c'eſt de ſa propre bouche que j'en ai eu la confirmation ; il ſe défendait d'autant moins d'avoir été chargé de cette commiſſion, qu'il ne l'avait acceptée qu'aux conditions, que la république ferait au roi, que la néceſſité forçait à dépouiller, le même ſort à peu près que celui que la France fit autrefois à Stanislas le bienfaiſant, avec lequel ce prince a eu de commun les dangers qui ont expoſé ſa vie, et la clémence qui lui a fait dédaigner de s'en venger.

jours de la république et le règne floriſſant des Jagellons, et ſans doute ces peuples opprimés euſſent pu ſous ſes lois retrouver leur ſplendeur et conſerver leur gloire.

L'intérêt national qui venait d'ourdir dans le ſecret *la trame du* rétabliſſement de ſon luſtre, dans le nouveau plan qu'il avait formé, ne rencontra plus alors dans le cabinet de Potsdam les diſpoſitions qu'il s'en était promiſes. Le Palatin ne ſe fut pas plutôt acquitté de la commiſſion dont il était chargé, que le premier mot du roi fut de lui demander s'il avait vu ſon frère? — Non, lui répondit-il, j'arrive; et mes premiers pas ſe ſont adreſſés vers Votre Majeſté. En ce cas, reprit le roi, repartez, ne le voyez pas; et ce fut ſa réponſe.

Qu'il eſt difficile de concilier les

raiſons de ce refus avec toute l'ambition qu'on lui connaît, et toutes les reſſources qu'il a pour la ſoutenir! Etait-ce la gloire d'ajouter de nouvelles provinces à ſes Etats, qui lui fit refuſer un royaume et qui lui fit balancer l'illuſtration de ſa maiſon, en plaçant le diadème ſur le front de ſon frère ? Etait-ce la ſanction que ſa parole avait déjà donnée aux conventions établies entre les Puiſſances qui partageaient avec lui, et auxquelles il lui eût été cette fois permis d'être infidèle, qui lui fit repouſſer les propoſitions qu'on venait lui faire? Etait-ce peut-être la crainte d'avoir un rival de ſa gloire dans le ſeul prince qui pouvait l'égaler? C'eſt encore le ſecret qu'il renferme ; et ce funeſte refus décida le ſort de cette nation infortunée qui, ſans ſoldats, ſans

diſcipline, ſans défenſeur et ſans appui, éprouva dans un ſeul moment ce que dix ſiècles de révolutions ne pouvaient opérer.

Il n'en eſt pas moins glorieux pour celui qui en était l'objet, de laiſſer dans ſon hiſtoire ce ſecret à deviner à la poſtérité, en lui apprenant qu'après avoir été le héros des Etats de Frédéric, il fut le vœu d'un peuple étranger; et que la couronne qui lui fut offerte, était encore bien au-deſſus de l'avantage d'avoir été couronné.

Qu'il eût été beau cependant de voir retracer de nos jours ce trait heureux qui ſauva Rome, quand elle arracha de ſa retraite celui qui pouvait la ſecourir! Comme ce dictateur, qui ignorait en labourant ſes champs juſqu'aux troubles qui déſolaient ſa patrie; de même Henri, dans les loiſirs

de ſa ſolitude ; tranquille au ſein des muſes, ignorait encore ſon triomphe ; et quand il en fut inſtruit, ce ne fut que pour s'applaudir de n'avoir pas été forcé de faire l'échange de ſon bonheur contre les pénibles obligations de la royauté et le fardeau d'une nouvelle gloire.

Quoique la conſtitution de ce prince ſoit faible et délicate, on peut dire que malgré toutes les fatigues et les peines qui ont pu l'éprouver, il n'y a preſque encore rien d'uſé dans les reſſorts de ſa vie ; parce que la tempérance qui lui eſt propre, ne lui a jamais permis aucun de ces excès qui les détruiſent.

Une queſtion que je dois prévenir et qui n'échapperait pas ſans doute à la curioſité de l'intérêt qu'il a fait naître ; c'eſt comment, avec le foyer

brûlant qu'on peut lui ſuppoſer, s'il eſt vrai que dans la correſpondance du moral au phyſique il eſt ordinaire de les voir s'embraſer tous deux, il peut être encore ſi difficile de prononcer ſur l'opinion qu'il a des femmes et ſur l'hommage qu'il leur a rendu ?

Beau ſexe ! vous ſeriez trop humilié qu'un héros tel que lui, eût dédaigné vos conquêtes : et c'eſt pour en détourner juſqu'au ſoupçon que je me permets de trahir en votre faveur les ſecrets de ſon culte.

Si l'hymen a pu, pendant un temps, lui faire bouder l'amour, on ne l'a pas moins vu rentrer de lui-même ſous ſon empire et en revenir plus d'une fois couronné des myrthes qu'il y avait cueillis : bien différent de ceux qui ne cherchent à ſéduire les femmes

que pour faire trophée de leur débauche ou s'acquérir le droit de les mépriſer, il était le premier à couvrir la réputation de celles qui parvenaient à l'enchaîner des voiles impénétrables du myſtère. C'eſt en raiſon de la délicateſſe de ce principe, qu'on a toujours ignoré le penchant qui l'attache encore à la comteſſe de V..... qui pourrait paſſer pour la ſeconde *Ninon* de ſon ſiècle, et qui, comme elle, en raſſemble en effet l'eſprit, les graces et la beauté. Si même, avec l'inclination qu'il a toujours conſervée pour elle, il n'a pas été plus à l'abri qu'un autre des écarts de l'inconſtance, on peut dire que la délicateſſe du choix était toujours faite pour faire excuſer l'infidélité; et le même voile en dérobait également au public la connaiſſance et le ſecret. Une actrice

qui a eu de la célébrité et qui pouvait prétendre à en acquérir davantage, (*a*) se trouva sans doute trop glorieuse d'avoir été distinguée par lui pour tenir au plaisir de révéler le sien; et la première elle a démenti le mensonge qui s'était permis de calomnier ses goûts.

(*a*) La Fleury, qu'un auteur qui la connaissait mal sans doute, a nommée *la belle* ou *la bête*, était alors en Prusse la première actrice du roi; et pour démentir la dernière qualification que cet auteur lui a donnée, je citerai une des réponses heureuses qu'elle fit à Sa Majesté, et qui lui valut de la part du monarque la grace qu'elle était allée solliciter. Le roi l'ayant apperçue dans ses appartemens un mémoire à la main, s'avança pour le prendre lui-même, en lui disant sur le ton de plaisanterie qui lui est familier : *Je me prosterne aux pieds de Cléopâtre — Et moi, Sire, aux pieds de Mars*, répondit La Fleury.

Il ſavait trop bien apprécier les douceurs de la ſociété, pour éloigner long-temps de la ſienne celles qui pouvaient en augmenter les charmes. Si, lorſque la princeſſe ſe retira de Reinsberg, il évita quelque temps d'y attirer tout ce qui pouvait lui retracer ce ſouvenir ſenſible, il aima mieux courir les riſques d'en voir renouveler les atteintes douloureuſes que de renoncer à des privations ſi douces; et ſa cour y vit bientôt rentrer celles qui n'ont jamais ceſſé depuis d'en faire l'ornement, les délices et les plaiſirs.

Une des choſes ſur leſquelles l'envie a cru pouvoir encore ſe permettre des conjectures injurieuſes, c'eſt un ſentiment outré de jalouſie intérieure dont on l'accuſe contre ſon frère, comme il en eſt accuſé lui-même à ſon tour envers lui; parce que dans

l'éloignement conſtant où ils ſont l'un de l'autre, on n'y a pas reconnu cette union qui doit régner entre les princes du même ſang. Si cette imputation était fondée, elle pourrait ſans doute faire une tache à leur gloire; mais comment concilier ces injuſtes ſoupçons avec la confiance de l'un comme avec tout le zèle que l'autre emploie à le ſervir et que tant de ſuccès ont couronné? N'eſt-ce pas Henri qui a ſecondé Frédéric pour reculer ſes frontières et pour affermir ſes Etats? N'eſt-ce pas lui qui, prévenant à temps des manœuvres politiques, conclut glorieuſement à Pétersbourg l'alliance de ſa nièce avec le ſucceſſeur de l'immortelle Catherine? Dans les courts inſtans du dernier orage qui s'était formé, n'eſt-ce pas lui qui, frayant le premier des routes inconnues ſur des

montagnes inacceſſibles (*a*), était prêt à remettre Prague entre ſes mains; ſi les circonſtances, en rétabliſſant l'harmonie n'euſſent fait à temps refleurir l'olivier de la paix? N'eſt-ce pas lui que Frédéric employa toujours utilement dans toutes ces occaſions délicates où, pour ne pas compromettre ſa gloire, il ne fallait pas moins pour le ſeconder qu'un prince qui eût autant de génie que lui? Enfin n'eſt-ce pas encore à lui qu'il vient de confier une négociation importante dont on eſt peut-être bien loin de ſoupçonner

(*a*) Le paſſage d'une armée entière par les gorges, les prés et les montagnes de Gabel, ne pouvait être conçu, imaginé et exécuté que par lui; c'eſt dans la hardieſſe et l'habileté de cette marche que le prince Henri a prouvé, que juſqu'à la nature même n'avait point d'obſtacles pour lui.

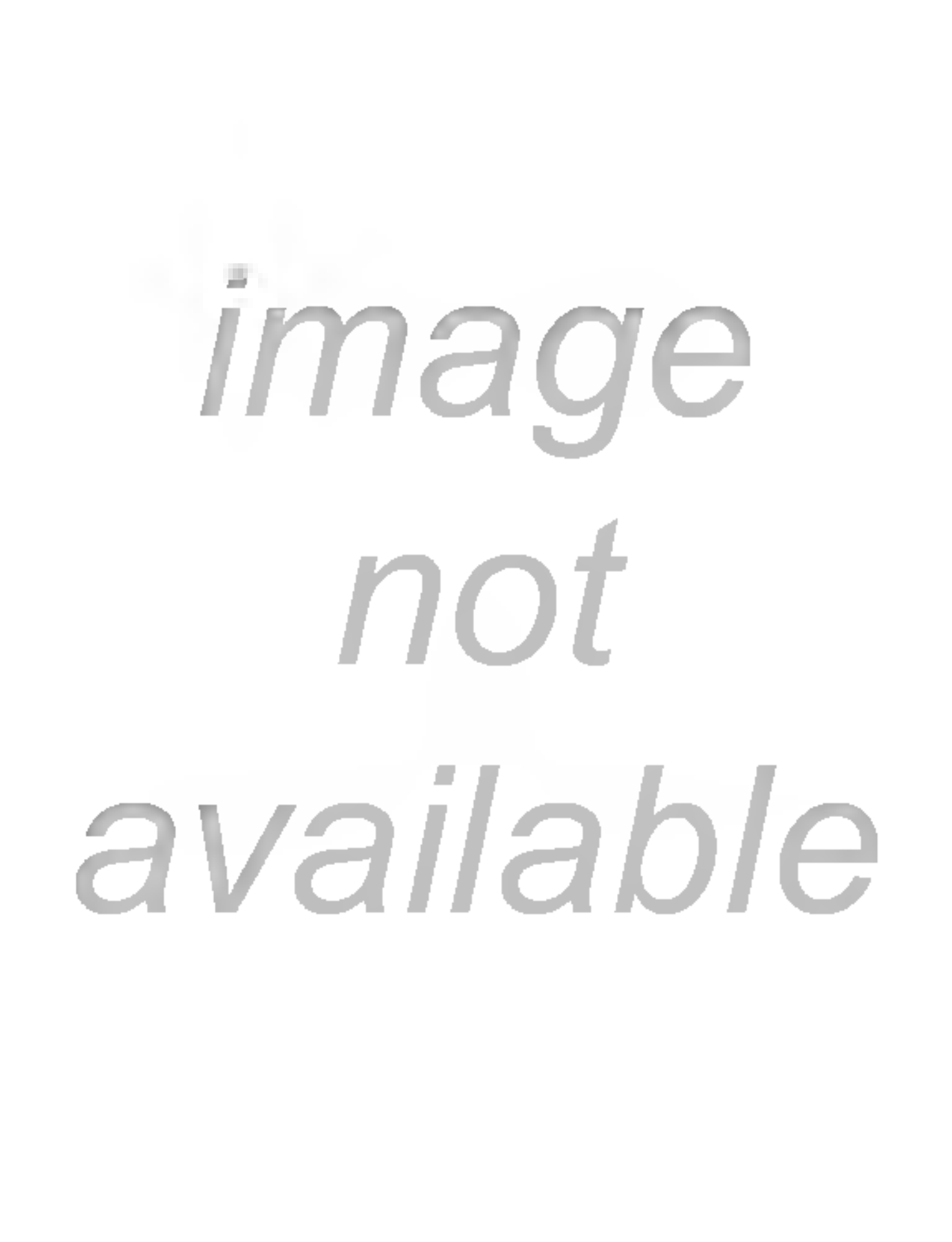
image
not
available

O Frédéric! ô Henri! vous vous reſſembliez trop pour ne pas vous aimer! Vous étiez trop grands tous deux pour ne pas être toujours unis! Et qu'il eſt difficile, en parlant de vous, de pouvoir même ici ſéparer votre éloge!

S'ils ont été quelquefois partagés en effet dans la carrière de l'opinion, l'aliénation n'en a jamais ſu naître, et la vérité dément pour eux ce ſentiment qu'on leur reproche.

A juger de la magnificence et de la repréſentation du prince Henri, qui ne croirait ſes reſſources inépuiſables?

que celui qui fait ſortir de ſon tréſor une fois l'an ſeulement le ſervice d'or maſſif pour ajouter à la magnificence du banquet royal, dans lequel il célèbre régulièrement le jour de la naiſſance de ſon frère.

Borné cependant dans ces revenus qui ne montent pas même à un million de livres de France, ce n'eſt que par l'ordre qu'il met dans tout et par la ſageſſe de ſon économie, qu'il a ſu trouver les moyens d'y fournir: c'eſt *par elle* qu'il a fait élever à Berlin ce ſuperbe palais qui renferme dans ſon enceinte des raretés de tous les genres et des monumens de tous les goûts: c'eſt par elle qu'en l'embelliſſant chaque jour, il vient d'y ajouter encore ces galeries et ces ſallons aſiatiques qui, en étonnant l'œil qui les admire, offrent *juſques* dans leurs moindres détails les recherches de la volupté et la molleſſe des ſultans. C'eſt par elle qu'il a entaſſés toutes les féeries de ſa retraite, et qu'il y a ſu produire enfin tous les charmes qu'on vient de lire et les plaiſirs dont j'ai parlé.

En fourniſſant à tant de choſes avec des reſſources auſſi médiocres, pourquoi ne lui ferais-je pas honneur de ſon ſecret? Si tous les grands pouvaient peſer dans ſa balance le luxe faſtueux d'une repréſentation ruineuſe et inutile avec l'éclat majeſtueux du goût et de la ſimplicité, ils ſauraient bientôt que ce qui honore davantage, n'eſt pas toujours ce qui peut coûter le plus! Ce n'eſt pas autour d'Henri qu'il faut chercher ces grouppes inſolens de valets inutiles, qui pour ſervir l'orgueil d'un homme, laiſſent la nature en friche dans les champs qu'ils ont dépeuplés! Ce n'eſt pas autour de lui qu'il faut chercher encore ce cahos tumultueux de ces plaiſirs dévaſtateurs qui achèvent de déſoler les campagnes par ces meuttes nombreuſes qui, en couvrant leur étendue et

en foulant leur moiſſon, raviſſent ſi cruellement au laboureur le fruit de ſes travaux, de ſes ſueurs et de ſes peines.

Une vingtaine de chevaux non compris ceux des houſſards de ſa garde, forment et compoſent tout le train de ſes écuries; et ſur l'étonnement que lui en témoignait un jour un prince allemand qui était venu le viſiter, et qui en avait au-delà de cinquante à ſa ſuite, „ je ſais, lui dit Henri, „ que „ vous en nourriſſez plus que moi; „ mais auſſi je fais vivre plus de monde „ que vous ". En effet, on peut dire qu'il n'y eût jamais de prince qui ſut moins réſiſter à ce ſentiment tendre et compatiſſant, qui nous porte à ſoulager l'indigence et à ſecourir les malheureux; et une partie de ſes revenus s'abſorbe chaque année par

les dons et les penſions qu'il leur fait.

Généralement tout ce qui forme ſa maiſon, lui eſt utile, ou apprend à le devenir: c'eſt à ſes ſoins que les Salomon, les Müller et les Orgesky, doivent la réputation qu'*ils* ſe ſont faite; (*a*) c'eſt à ſes bienfaits qu'ils ont

(*a*) L'Italie, la France et l'Angleterre ont prononcé ſur la célébrité des deux premiers, et le dernier ſerait peut-être allé plus loin, ſi moins gâté par la faveur, il eût attaché plus d'importance à la mériter, qu'au relief qu'elle pouvait lui donner. Sa muſique d'Anacréon et des Péruviens eſt remplie de goût, de ſentiment et d'expreſſion. Celle qu'il a compoſée pour d'autres poëmes, et en dernier lieu pour celui d'Antigone, eſt infiniment au-deſſous de ſes premières productions, quoiqu'on y reconnaiſſe néanmoins le caractère de ſon génie. On

ont dû les différens voyages qu'on leur a vu faire pour aller perfectionner leur goût. C'eſt à ſa cour que les talens ſont accueillis, et que les beaux-arts ſont ſûrs d'y trouver un aſyle aſſuré, lorſque quelque intérêt particulier ne leur en a pas croiſé la route.

J'aurais pu ſans doute donner ici plus d'étendue à ces détails, ſi ce que j'aurais pu y ajouter n'appartenait immédiatement à l'hiſtoire entière de ſa vie. La renommée a fait connaître le héros; je n'ai voulu faire connaître que le ſage et en même-temps faire

ne peut s'empêcher de dire qu'il eſt dommage qu'il ne ſe ſoit pas appliqué davantage, et que ſi jeune encore, en s'aſſociant à une femme deux fois plus âgée que lui, qui lui a fait perdre ſon talent, ſa faveur et ſes amis, il ait bigarré ſa jeuneſſe par un mariage ridicule.

honneur à ma patrie, qui le poſſède en ce moment, des hommages qu'elle ſait lui rendre, des ſenſations qu'il y a produites, et de l'enthouſiaſme qu'il y cauſe (*a*).

(*a*) De tous les différens pays que le prince *Henri* vient encore de parcourir, il n'en eſt aucun dont les cœurs n'ayent ſuivis ſes traces par l'enchantement qu'il a produit en daignant ſe communiquer à tout le monde. De tous les traits que je pourrais en recueillir, je ne citerai que celui dont on va lire le détail dans une lettre du père Marcel Helg, ſupérieur du collége de l'abbaye de Bellelay dans les montagnes de la Suiſſe, en date du 24 juillet 1784, et écrite à M. le marquis de Vargemont qui a bien voulu me la communiquer. „ Un général vraiment digne „ de ce nom, l'émule des Céſars, l'imi- „ tateur des anciens héros de Rome, „ le frère d'un des plus grands rois „ de ſon ſiècle; ce général enfin à qui

„ l'on ne reproche point de fautes mal-
„ gré le grand nombre des campagnes
„ qu'il a faites ; enfin le prince Henri
„ de Pruſſe eſt arrivé à Bellelay le 15
„ au ſoir ; le lendemain il a voulu voir
„ la maiſon, et enſuite il a daigné venir
„ ſaluer nos penſionnaires qui l'ont
„ reçu ſous les armes et qui ont eu
„ l'honneur de le complimenter. Il a
„ reçu les expreſſions de leur admiration
„ et de leur joie avec beaucoup de
„ bonté ; il s'eſt informé de leur *tenue*,
„ du nom de pluſieurs, et a voulu voir
„ juſqu'à leurs petits réduits : il eſt
„ enſuite parti pour Bienne, où j'ai eu
„ l'honneur de l'accompagner et de dîner
„ avec lui. Il eſt bien glorieux pour un
„ pauvre religieux qu'un auſſi grand
„ prince, que le frère d'un ſi grand roi,
„ ait daigné l'aſſeoir à ſa table et con-
„ verſer preſqu'un jour entier avec lui
„ auſſi familièrement et auſſi gracieuſe-
„ ment qu'il l'a fait.

Entre toutes les preuves qu'il vient

de donner par-tout de ſon goût pour les beaux-arts, et de ſon avidité à voir par lui-même tout ce qui était intéreſſant ſur ſa route, la ville de Bâle eſt glorieuſe de lui avoir vu parcourir aux flambeaux une partie des raretés qu'elle renferme : en effet, le prince Henri ayant tellement diſpoſé *ſon départ*, qu'il ne lui était pas poſſible d'y prolonger ſon ſéjour, après avoir été retenu trop long-temps dans différens cabinets précieux et dans pluſieurs atteliers célèbres, tels principalement que ceux de MM. de Mechel et Fäſch ; ce ne fut que la nuit qu'il pût voir la bibliothèque de la ville, il était une heure du matin quand il en ſortit. La fatigue de la veille ne l'empêcha pas à ſon paſſage de Bâle à Montbéliard, de voir avec le plus grand plaiſir les manœuvres du troiſième régiment des chaſſeurs à cheval, actuellement le régiment des chaſſeurs des Vôges, commandé par Monſieur de Mondéſir, aujourd'hui en garniſon à

Huningue, qui eut la gloire de voir des troupes exercées par lui, diſtinguées par le ſuffrage de ce héros. Il voulut bien recueillir le nom des chefs ſur ſes tablettes ; parmi leſquels ſe trouvait M. Elliot, allié de celui qui a ſi glorieuſement défendu Gibraltar.

Recueil de quelques Pièces échappées d'un Porte-feuille de Reinsberg, qu'on ſe propoſe de rendre public, ainſi qu'un Poëme qui en fait partie.

Panomphée, ou Divertiſſement en Mélo-drame, repréſenté ſur le théâtre du prince Henri, à la ſuite d'une fête qu'on lui donna. — La muſique eſt du fameux Schultz, dont j'ai déjà eu occaſion de parler, et elle peut être miſe au rang de ſes chefs-d'œuvres. On a dit de l'ariette qui la termine, qu'il fallait être lui pour la faire, et madame de Brumore pour la chanter.

La ſcène s'ouvre par un poëte qui paraît abſorbé de ſon ſujet.

Je ne vois que des jeux, je n'entens que des chants!
En prenant tant de part aux ſpectacles touchans,

De ces hommages qu'on t'apprête,
Henri, ſera-t-il dit que dans ce jour de fête
Ma muſe ſoit ſtérile et ma voix ſans accents !

Invocation, précédée d'une muſique tendre et gracieuſe, qui reprend aux intervalles marqués ci —

Venez, filles de l'harmonie,
Pour célébrer Henri, prêtez-moi vos accords, —
Et que le flambeau du génie
Devienne en ce moment celui de mes tranſports. —
Vous qu'il cultive et qu'il careſſe,
Venez, filles du goût, m'inſpirer aujourd'hui,
Au feu de mon délire ajouter votre ivreſſe,
C'eſt lui rendre l'encens que vous tenez de lui. —

Un héros, filles de mémoire,
Qui fournit à vos chants des ſujets immortels;
N'a-t-il donc pas le droit au milieu de ſa gloire
D'être chanté ſur vos autels? —

Repriſe ſoutenue de la muſique, pendant laquelle le poëte reprend ſa première attitude.

Dabord imaginons le plan d'un épilogue,
L'uſage à mon projet donnera du crédit:
Fête bien entendue a toujours ſon prologue,
Et l'épilogue la finit. —

Cependant l'un et l'autre ont trop de reſſemblance,
Même texte, même nuance;
Toujours de l'empoulé, toujours du merveilleux,

Le ciel dans les enfers ou l'enfer dans
les cieux.
Tantôt quelques amours guindés ſur
des cordages,
Qui dans leurs chars dorés ſillonnent
les nuages;
Tantôt quelques dragons l'un ſur l'au-
tre acharnés,
L'un ſur l'autre épuiſant leurs flancs
envénimés,
Ou tantôt en un mot quelques plai-
ſans mélanges
De querelle ou d'accord du diable avec
les anges. —

Toujours même fracas, toujours même
rumeur,
Quelques dieux courroucés, d'autres
en bonne humeur,
Des élémens réduits dans leur maſſe
première;

Tous les vents déchaînés pour ébranler la terre
Et pour y porter la terreur. —
Des gouffres enflammés. — L'orage, le tonnerre —
Des monſtres, des Titans qui couvrent l'hémiſphère ;
Tandis que tout exprès pour débrouiller l'affaire,
Quelque aſtre bienfaiſant, par ſa douce lumière
Vient nous faire oublier ce moment déſtructeur :
N'eſt-ce pas là pour l'ordinaire
Toujours la marche de l'auteur? —

Avec tout ce cahos de preſtige et d'emblème
Pourrais-je faire Henri auſſi grand que lui-même !
Avec tout cet éclat que l'art a préparé

Peut-on parler de lui comme on eſt
inſpiré ? —

Ne ſerait-il donc pas quelque route
nouvelle,
Où, rejettant l'éclat d'un ſpectale
emprunté,
Laiſſant pour mon héros parler la
vérité,
Je puiſſe embellir ſon modèle,
Des traits de ſa ſimplicité ? —

Je pourrais comme un autre, en cher-
chant ſon émule,
Comparer ſes travaux aux triomphes
d'Hercule,
Dire combien ſon bras a dompté
d'ennemis, —
Ceux qu'il a pardonnés et ceux qu'il
a ſoumis ! —
Je pourrais, empruntant des filles de
mémoire,

De ſes nombreux exploits la glorieuſe
hiſtoire,
Les dépeindre à l'envi ſur les monts
de Freiberg
Recueillant les lauriers dont il y fut
couvert:
On les verrait des temps perçant la
nuit profonde
Tranſmettre ſa valeur à la poſtérité. —

On les verrait enfin, d'un vol précipité,
Aller graver ſon nom dans les faſtes
du monde
Et ceux de l'immortalité. —

Mais quand j'emboucherais la trom-
pette guerrière
Pour le ſuivre dans la carrière
Où tout lui préſentait des palmes à
cueillir,
Serais-je encor ſûr de lui plaire?
Cette gloire à ſon cœur coûta plus
d'un ſoupir;

Toute victoire eſt meurtrière,
Et ſon ame ſenſible en craint le ſouvenir. —

Muſique bruyante qui, après avoir exprimé le carnage, rentre dans le mode du ſentiment d'humanité.

Muſe! à d'autres accords venez monter ma lyre,
Tous les âges des temps chanteront ſa valeur !
Henri, dans cet hommage aujourd'hui je n'aſpire
Qu'à peindre et qu'à chanter ton cœur. —
Mais qu'ais-je donc beſoin des chants de l'épopée
Pour couvrir mon héros d'ornemens ſuperflus ?
Auguſte vérité! viens rendre ma penſée,
Viens m'apprendre toi-même à chanter ſes vertus !

Muſique ſimple et douce, qui prélude l'entrée de la vérité.

Quelle lyre douce et ſonore! —
Quels ſons! quels accords raviſſans! —
Tendres roſſignols, dans nos champs,
Les vôtres ſont-ils plus touchans,
Quand ſur des fleurs prêtes d'éclore
Vous venez pour chanter l'aurore
Qui nous ramène le printemps! —
Viens et deſcends, fille immortelle, —
Si ta bouche toujours fidelle
Ne ſe plaît qu'à chanter les dieux; —
Parais, — exauces-moi. — Viens chanrer leur modèle,
Mon héros eſt auſſi grand qu'eux.

Muſique analogue; et pendant que le nuage ſe développe, on découvre la vérité dans ſa gloire, chargée d'ornemens et de riches draperies.

Que vois-je! — ſerait-ce Elle? —
Elle entend ma prière!

Serait-ce toi, fille des cieux! —
De ſon front immortel, quel raïon de lumière
Vient de frapper mes yeux! —
Muſe, à préſent reprens ta lyre,
O moment enchanteur! ô prodige nouveau!
La vérité va me ſuffire
En m'éclairant de ſon flambeau! —

Muſique pendant laquelle le poëte, en cherchant à la reconnaître, exprime ſon incertitude.

Mais quoi, mon ame encor ſerait-elle déçue! —
Sous tous ces vains tiſſus dont elle eſt révêtue
Puis-je reconnaître ſes traits!
Fille ſainte et ſacrée on te dit toute nue,
N'oſerais-tu donc plus t'offrir à notre vue
Sans maſquer tes attraits.

La vérité toujours dans le fond du théâtre.

Tel eſt dans le ſiècle où nous ſommes
Le trop funeſte aveuglement
Qu'on n'oſe plus montrer aux hommes
La vérité ſans ornement.
Abandonne, crois-moi, ta ſtérile chimère ;
D'un mot je vais t'apprendre à célébrer Henri :
Sentir, admirer, et ſe taire,
Voilà l'éloge fait pour lui :
Je laiſſe en t'éclairant ma dépouille étrangère,
Je ne dois ma beauté qu'à ma forme première ;
Je viens pour le chanter la reprendre aujourd'hui.

En achevant ce dernier vers, la vérité jette ſes draperies, paraît nue, et deſcend de ſa gloire avec une ſuite qui repréſente les grâces, l'innocence, la candeur et l'ingénuité, et chante l'ariette ſuivante :

ARIETTE.

Moi ſeule au temple de mémoire
Je donne l'immortalité :
J'y trace ſon hiſtoire
A la poſtérité !
Que chacun chante à ſa gloire,
Il fut chéri de la victoire
Et chanté par la vérité.

Chœur de la ſuite de la déeſſe.

Chantons tous à l'envi
Vive à jamais, vive Henri !
La gloire et les arts,
Voilà ſon partage ;
Apollon et Mars,
Voilà ſon image.
Chantons tous à l'envi
Vive à jamais, vive Henri !

Les oiſeaux de Reinsberg,

IDYLLE.

Lorſque d'ici
Prince chéri,
L'hiver vous chaſſe;
Le plaiſir fuit,
Triſteſſe ſuit
Et le remplace;
Gaieté ſe paſſe,
Vient le ſouci:
Nature auſſi
Fait la grimace;
Deſſous la glace
Flore ſe cache,
Tout dépérit,
Sèche et languit;
Le jour commence
Comme il finit;
Tout fait ſilence
Et tout gémit,

L'aurore eſt blême,
Le midi même
Semble la nuit;
En conſcience
Sans vous Henri,
C'eſt doléance
Que d'être ici.

Triſte, inquiette
En ſa retraite
Une fauvette
Peut-elle oſer
Peindre la tranſe
Et la ſouffrance
Que votre abſence
Sait y cauſer.

Pour tout vous dire
Et tout écrire
Pour ſon malheur
Point n'eſt auteur;

Elle en ſoupire ;
Mais quand le cœur
Eſt précepteur,
Dans ſon délire
Ce qu'il inſpire
Tient lieu de fleur ;
Je me diſpenſe
En conſéquence
De ces grands mots,
Jargon des ſots
Dont la ſcience
Pleine de vent
Eſt loin ſouvent
De ce qu'on penſe.

Pour abréger
Et commencer,
Je le répète,
Depuis qu'Henri
N'eſt plus ici
Tant le regrette

Soir et matin ;
Que languiſſante
Plus je ne chante
Que mon chagrin.

Tout le boccage
Eſt déſolé ,
Tout le ramage ,
Le gaſouillage
Eſt oublié !
L'onde volage
Fuit le rivage
Qu'elle a mouillé ,
Juſqu'au feuillage
Eſt dépouillé !
Tout n'eſt que peine ,
Regret , déſir ;
Juſqu'au Zéphir
N'a plus d'haleine ;
Les tendres fleurs
Plus de couleurs ,

Plus de fraîcheurs,
Et plus d'odeurs;
Deſſus leur tige
L'abeille en vain
Plane, voltige,
N'exprime rien;
Le berger rêve,
Sa belle endève,
Elle en gémit,
Et de dépit
Sa main arrache,
Briſe et détache
Juſqu'au bouquet
Que pour lui plaire
Sur la fougère
Il avait fait;
L'amant ſe pique,
Elle réplique
Tant et ſi bien,
Qu'en moins de rien
L'humeur s'en mêle,

On ſe querelle,
Plus de lien ;
Mon indiſcrette
Rompt ſa houlette,
Lui ſa muſette
Reprend ſon chien ;
Peſtant de rage
Rentre au village
Tandis qu'aux champs
La déſolée,
Triſte et troublée,
Dans tous ſes ſens,
Maudit dans l'ame
L'amour, ſa flamme
Et les amans.

Combien de choſes
J'exprimerais,
Je te peindrais
Si je diſais
Tous les regrets

Que tu nous cauſes!
Mais je finis;
Vaut mieux ſe taire;
Trop de babils
Peuvent déplaire.
Dans ſon ennui
L'écho plus ſage
S'eſt *endormi*;
Ainſi que lui
Dans mon feuillage
Je m'aſſoupis;
Les jeux, les ris
Quand ces rivages
Te reverront,
Ces lieux ſauvages
S'embelliront,
Ils reprendront
Leurs avantages;
Alors Henri,
Plus de ſouci,
Plus de triſteſſe,

Plus d'ennui.
Que tu paraiſſe:
C'eſt allégreſſe
D'être ici.

Remercîment mis dans la bouche d'un enfant, dont le Prince Henri voulut bien être le parrain.

Pardonnez, grand prince, un enfant,
S'il oſe, en ſon petit langage,
En bégayant vous faire hommage
Ici de ſon premier accent;
Point ſon eſprit n'eſt éloquent;
Mais vous ſavez bien qu'à ſon âge
Tout ce qu'on dit, c'eſt qu'on le ſent,
Et pour un cœur reconnaiſſant
Le ſentiment a l'avantage
Sur l'eſprit et ſur le talent. —

Combien l'aurore de ma vie,
Semble m'annoncer de bonheur!

En naiſſant j'excite l'envie,
Henri, vous en êtes l'auteur:
D'avoir votre ange tutélaire,
Combien d'autres ſeraient jaloux?
C'eſt faveur inſigne pour nous,
Mais malgré qu'au fond baptiſtaire
L'on m'ait donné ce nom ſi doux,
Tant que *je ſerai ſur la* terre
Je ne connais d'Henri que vous.
Qui comme moi, quoi qu'on en diſe,
Tout glorieux de votre nom,
N'aurait même dévotion
Sans offenſer la ſainte égliſe
Et ſans bleſſer votre patron?

J'ai pourtant quelque inquiétude;
Si ce qu'on dit eſt bien certain
Qu'il faut tenir de ſon parrain,
Ma carrière doit être rude.
Il n'eſt perſonne à ce propos
Qui fort aiſément ne devine

Que qui doit tenir d'un héros,
Ne ſoit quelque jour héroïne!
Or, aux plus grands événemens
A coup ſûr je ſuis deſtinée;
Qui ſait ſi dès mes premiers ans
Pour commencer ma renommée,
Ainſi qu'on vit près d'Orléans
Jadis une pucelle armée,
On ne verra quelque matin
Votre filleule encuiraſſée
Pot en tête et ſabre à la main,
Sur un grand palefroi juchée,
Fournir à l'Europe étonnée,
L'hiſtoire encor plus ſignalée
De la pucelle de Berlin? —

Des maux que coûte la fumée
De tant de gloire et tant d'honneur,
Prince, je ſerai conſolée
Si le deſtin, pour mon bonheur,
Accorde à mon ame comblée

Les qualités de votre cœur. —
J'ai vu papa pleurant de joie
Dire à maman dans cet eſpoir,
„ De l'enfant que Dieu nous envoie
„ Que ne pouvons-nous concevoir!
„ Qu'aujourd'hui le ciſeau funeſte
„ Tranche le fil de nos jours ;
„ Avec le *patron* qui lui reſte,
„ Son bonheur doit durer toujours!
Henri, de mon ame attendrie
C'eſt la première impreſſion ;
Le premier ſoufle de ma vie
Me ſervit à bénir ton nom :
C'eſt en vain que le cœur d'un père
Voulut m'en faire la leçon.
Prince, était-elle néceſſaire ?
Son zèle a pu me la donner ;
On en a beſoin pour te plaire,
En fallait-il donc pour t'aimer ?

Ode au roi de Pruſſe, que je ne joins ici que pour prouver que les muſes de Reinsberg, en ſe conſacrant à leur héros, ſavent également célébrer celui de Potsdam.

Frédéric, quel feu dans mon ame
S'eſt allumé quand je t'ai vu !
Au tranſport brûlant qui m'enflamme
Pardonne un encens qui t'eſt dû.
Dans l'émotion qui m'inſpire
Pardonne encore à mon délire,
Je ne ſais plus lequel en toi
Me force de prendre la lyre,
Ni celui qu'il faut que j'admire,
Du héros, du ſage ou du roi.

Ne crains pas ici que mon zèle
Empruntant l'art des courtiſans,
Mêle l'hyperbole infidèle
Et le menſonge avec l'encens :

Au-deſſus de ta renommée
Tu dédaignerais la fumée
D'un éloge peu mérité;
Tu rejetterais mon hommage;
Eſt-il pour toi d'autre langage
Que celui de la vérité?

Siècles brillans, beaux jours de Rome,
Vantez vos Trajans, vos Titus;
Vous euſſiez fait un plus grand homme
D'une ſeule de ſes vertus.
O nation! digne d'envie,
Ton roi te donne une autre vie;
Peuple heureux, ſi ces temps ſi doux
De ce bel âge qu'on regrette,
De ce bas monde ont fait retraite,
Il les fait revivre pour vous!

En le ſuivant dans ſa carrière,
Qui ne s'étonne en l'admirant?
Comme lui, qui fut ſur la terre
Législateur et conquérant?

C'eſt Céſar aux champs de Bellone,
C'eſt Lycurgue à Lacédémone
Fixant le bonheur par ſes loix;
Ainſi ſa ſageſſe profonde
L'a rendu l'arbitre du monde,
Et l'exemple de tous les rois...

Le premier il briſa l'idole
Du fanatiſme et de l'erreur,
Il recueillit ſous chaque pôle
Les victimes de leur fureur;
Il ſouſtrait au glaive homicide
Celui qu'un préjugé ſtupide
Immole à la crédulité;
C'eſt au flambeau de ſon génie,
Qu'aujourd'hui la philoſophie
Vient éclairer l'humanité.

Frédéric, pour tracer ta gloire,
Il me faudrait d'autres pinceaux;
Laiſſons le burin de l'hiſtoire
Graver les faſtes des héros:

A nos vœux bornons notre hommage.
Grand roi, des dieux tu fus l'image,
Tu rendis les hommes heureux !
Si le ciel ſur ta renommée
Meſure un jour ta deſtinée,
Tu ſeras immortel comme eux.

FIN.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.